

**Élie Chouraqui**  
La vie et rien d'autre

Élie Castiel

Number 169, February 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49965ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Castiel, É. (1994). Élie Chouraqui : la vie et rien d'autre. *Séquences*, (169), 28–29.

# ÉLIE CHOURAQUI

## La vie et rien d'autre



Seulement six films à son actif depuis 1978, mais déjà un vrai dialogue, non seulement entre le cinéaste et ses comédiens, mais également avec le public. Même si Élie Chouraqui est né en France, il possède des racines méditerranéennes, caractéristique qu'il déploie dans tous ses films et qui a pour nom: passion. Faisant fi de l'éphémère, il s'emploie à placer ses personnages dans des situations qui vont les réconcilier avec l'amour et la vie. Nous l'avons rencontré lors de son passage à Montréal, venu pour le lancement de son plus récent film, *Les Marmottes*.

Élie Castiel

**Séquences** — Si je comprends bien, vous êtes d'origine algérienne, ou du moins vos parents. Et pourtant, contrairement à des cinéastes de cette même région, comme, par exemple Alexandre Arcady, vous n'avez jamais évoqué vos origines.

**Élie Chouraqui** — Il est vrai que mes parents sont originaires de l'Algérie. Vers l'âge de dix-huit ans, ils sont arrivés en France, là où je suis né. Ma culture est donc multiple: un mélange de pied-noir, de pur Parisien et, en fin de compte, de toutes mes premières influences intellectuelles, c'est-à-dire de cet humour particulier qu'est celui du juif new-yorkais, émanant d'un groupe d'écrivains qui m'ont donné le goût d'écrire et sans aucun doute celui de faire du cinéma.

— Mais avant le cinéma, c'était, dans votre cas, le sport et plus particulièrement le volley-ball.

— J'avais quinze ans et je pratiquais le volley-ball en amateur. Un jour, en jouant sur la plage, des types m'ont remarqué et m'ont proposé de rejoindre leur équipe. J'ai fini capitaine de l'équipe de France. Mais avant tout, c'était l'écriture qui m'intéressait. À dix-neuf ans, je suis entré au journal *France-Soir*. Mais après quelque temps, la direction a décidé de licencier les jeunes journalistes. Je me suis donc retrouvé au chômage. À cette époque, je connaissais Charles David, le comédien que l'on a vu dans la plupart des films de Claude Lelouch. Il m'a présenté à ce dernier et j'ai pu assister au tournage de *Smic Smac Smoc*. Tout de suite, je suis tombé amoureux du cinéma et bien que fervent de littérature et d'écriture, j'ai décidé à ce moment-là de commencer une nouvelle carrière, parce que j'avais tout simplement éprouvé une passion immédiate pour cet art. En fait, je me suis rendu compte que l'écriture avait ses limites et que, par le biais du cinéma, je pouvais traduire les choses non seulement par le texte, mais aussi par le son et l'image.

— Si je comprends bien, vous avez commencé le cinéma avec *Paroles et Musique*.

— Non, c'est plutôt avec *Mon premier amour*.

— Certes, un film sur la relation entre une mère et son fils, interprété par Anouk



**Aimée et Richard Berry. Il était, si je m'en souviens bien, indirectement question d'inceste.**

— Vous le voyez comme cela? Quand j'ai tourné ce film, je n'ai pas pensé à l'inceste. En fait, le film était une offrande à ma mère, disparue peu de temps avant le tournage. J'avais une passion pour elle, et elle en avait pour ses enfants. Mais dans le film, je n'ai jamais pensé créer une ambiguïté entre les deux personnages. Cela dit, cet amour était tellement fort qu'il apparaissait peut-être comme incestueux. Et c'est tant mieux car, après tout, à chacun d'éprouver ou de ressentir les sentiments qui, probablement, mettent en lumière l'inconscient du metteur en scène.

— **Après Qu'est-ce qui fait courir David?, vous tournez Paroles et Musique, une coproduction avec la France et le Canada. Pourquoi le Canada?**

— Quand un film coûte cher, il est toujours difficile de le faire en solo. La coproduction aide énormément. Il y a dix ans, on avait l'opportunité d'utiliser un système de production qu'on appelle le *tax shelter*. De par le scénario, j'avais des séquences à la fin du film qui se passait au Canada. Je suis donc venu à Montréal. Tout de suite, je suis tombé en amour avec la ville et j'ai commencé à faire des repérages. La coproduction est née d'un système économique qui n'a en aucun cas influencé la création artistique.

— **À l'exception de Man on Fire, tous vos films traitent de sentiments et de rapports humains. Est-ce un hasard ou une démarche préméditée?**

— C'est un hasard, mais un hasard qui n'est pas tout à fait accidentel puisque je suis mon instinct et je vais là où les choses m'intéressent. C'est vrai que si j'ai envie de parler des rapports entre les êtres, c'est parce qu'il me semble que c'est la seule chose qui soit importante. Il est vrai aussi qu'on peut faire des films politiques, des thrillers, des films d'époque... Le centre de ma vie, ce sont les gens. J'ai toujours été fasciné de découvrir ce qui se cache derrière chaque être humain. Je suis persuadé que l'individu est la terre la plus vaste et la plus inexplorée de notre époque. Je continuerai à faire des films sur les individus parce que tout simplement ça m'aide à mieux vivre, et ça peut même aider les autres, ceux qui les voient.

— **La chronique familiale que vous**

**brossez dans Les Marmottes semble enracinée dans un contexte français.**

— Je fais des films effectivement pour un certain genre de public, pour certaines personnes. Je pense curieusement qu'on peut devenir universel si on parle bien de son clocher. Par exemple, **Cousin, cousine** de Jean-Charles Tacchela et **Un homme et une femme** de Claude Lelouch ont très bien fonctionné aux États-Unis, justement parce qu'ils étaient typiquement français. Le cinéaste ne devrait jamais se préoccuper du côté *exportable* de chaque film qu'il réalise. Le métier de réalisateur est un constant souci de création, sans plus ni moins.

— **Certains éléments filmiques dans Les Marmottes évoquent le cinéma de Lelouch.**

— Lelouch est un cinéaste important et il est vrai qu'il a inventé un certain style de cinéma. En suis-je influencé? C'est difficile de répondre à cette question. C'est peut-être au public et plus particulièrement à la critique de le dire. Mais je dois avouer que, quand je tourne, je ne pense ni à Lelouch ni à aucun autre cinéaste.

— **Dans Les Marmottes tout semble circuler autour de l'amour physique. Mais petit à petit, on s'aperçoit qu'il ne s'agit que d'un film sur le mal d'aimer.**

— C'est bien cela. Car en fin de compte, nous sommes tous dans cette situation d'interrogation par rapport à nos sentiments. Qu'est-ce qui est le plus intéressant dans la vie d'un homme ou d'une femme? Quand on fait le bilan de sa vie, n'est-ce pas à ceux qu'on a aimés que l'on pense? Quand on a tout oublié, il ne reste que les sentiments et la culture.

— **Ce qui m'amène à parler des femmes dans Les Marmottes. Ne sont-elles pas prêtes à tout pardonner du moment où les hommes reviennent à elles?**

— Pendant longtemps j'ai pensé qu'aimer c'était aller au bout de quelque chose, et puis s'arrêter quand ça n'allait plus. Avec le temps, je suis persuadé du contraire. Je suis convaincu que, dans l'amour, quand ça ne va plus, on peut se rencontrer quand même. C'est facile de quitter quelqu'un, mais il est plus difficile et pénible de passer au-dessus de tout pour se réconcilier. Et c'est vrai non seulement en ce qui a trait à l'amour, mais dans tous les choix de l'existence. Les femmes aussi bien que les hommes se trouvent donc

dans le même bateau. L'idée est de vivre sa vie avec passion.

— **Cette passion, ne serait-elle pas la quête du bonheur, but à atteindre que semble proclamer la fin du film. Une utopie de nos jours, peut-être?**

— Le problème, c'est que nous vivons dans une société extrêmement permissive, une société aux multiples tentations. C'est-à-dire que les choses sont assez simples en



Les interprètes des Marmottes

fin de compte. Malgré le sida, on peut toujours se permettre d'avoir une vie affective débridée, irréfléchie, irresponsable. Et, paradoxalement, lorsqu'il s'agit des vrais sentiments, la plupart des gens ont peur de les extérioriser. Nous sommes à une époque de «reclus de l'amour». Pour chercher le bonheur, il faut être plus agressif. Et pour le trouver, il faut savoir le reconnaître.

— **Le couple Marie Trintignant/Jean-Hugues Anglade est le plus proche de votre conception de l'amour.**

— Absolument. Malgré les nombreux obstacles, surtout d'ordre psychologique, leur amour est plus fort que les soubresauts de l'existence. Tout simplement, ils consomment la vie à fond.

#### FILMOGRAPHIE

- 1978 : **Mon premier amour**
- 1982 : **Qu'est-ce qui fait courir David?**
- 1984 : **Paroles et Musique**
- 1987 : **Man on Fire**
- 1990 : **Miss Missouri**
- 1993 : **Les Marmottes**